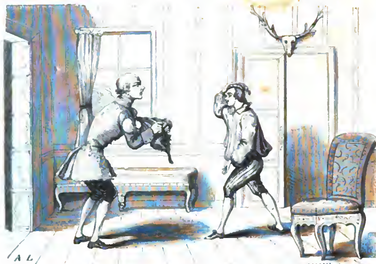


SCÈNE V.



MADEMOISELLE DANGEVILLE,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANT,

Par MM. de Villeneuve et de Livry,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 10 AVRIL 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS*
MAITRE PATOUILLET, professeur au collége des Jesuites. . . .	M. Levasson.	Mlle DANGEVILLE, comédienne. JACQUOT. . . . . LA MARQUISE DE NESLES. . TCHING-KA.	Mlle Déjazet.
L'ABBÉ PELLEGRIN, chansonnier	M. Sainville.	TIENNETTE, femme de Remi. . .	Mlle Joséphine.
BELLECOUR, comédiens du roi.	M. Lemeunier.	Choeurs.	
BRIZARD, comédiens du roi.	M. Bachelard.		
REMI, neveu de Patouillet.	M. Lhéritier.		

La scène se passe a Essonne, sous le règne de Louis XV.

Le théâtre représente une salle d'auberge; plusieurs portes numérotées.

SCENE PREMIERE.

TIENNETTE, REMI.

Remi est sur le devant du théâtre. Tiennette regarde à travers le trou de la serrure du numéro 3.

REMI.

Eh bien, Tiennette, qu'est-ce qu'il fait ?

TIENNETTE.

Il est assis près de la table, un papier et une plume à la main; il semble méditer, ou plutôt, non, je crois qu'il dort.

REMI.

Tiens... maintenant je suis fâché qu'hier soir, quand il est venu demander à souper et à coucher dans notre auberge, tu ne lui aies pas dit tout de suite : Mon oncle, je suis Tiennette, la femme d'Eustache Remi, votre propre neveu, autrefois enfant de chœur aux Jésuites, la plus jo-

lie petite voix flûtée de la capitale... et à présent pâtissier-restaurateur à Essonne, logeant à pied et à cheval, à l'enseigne de la Grosse-Brioche.

Air : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Oui, c'est le metier de traiteur
Qu' vot' neveu maintenant exerce,
Mais il n'a pas eu de bonheur
Depuis qu'il est dans ce commerce.
En vain il attend les chalands,
L' pauvr' garçon mérit' qu'on le plaigne;
Car, si ça dure encore quéqu' temps,
Il n'aura plus à mettre sous ses dents
Qu'la brioch' qu'est sur son enseigne.

TIENNETTE.

Eh bien, oui, mais je n'oserai jamais lui avouer tout ça... d'autant plus qu'il ne me connaît pas, qu'il ne m'a jamais vue.

REMI.

Alors, qu'est-ce que nous allons devenir ?... C'est pas l'embarras... si tous les jours ressemblaient à celui-ci, nous rétablirions bien vite nos affaires... Sa majesté Louis XV est à Fontainebleau ; il y a ce soir spectacle à la cour, à l'occasion des fêtes de l'Épiphanie, et comme Essonne est à moitié chemin sur la route de Paris, nous ne manquerons pas de pratiques.

TIENNETTE.

Je crois ben, toute la cour doit passer par ici; nous avons même plusieurs chambres retenues pour des grands personnages... et tiens, v'là déjà du monde qui nous arrive.

REMI, *allant à la fenêtre.*

Oui... c'est une carressée complète... quatre voyageurs, dont une jolie dame et un gros abbé... Attention, Tiennette... Tâchons de les bien recevoir et de faire bonneur à la maison.

SCENE II.

Les Mêmes, Mlle DANGEVILLE, L'ABBÉ PELLEGRIN, BELLECOUR, BRIZARD, *suivis d'un postillon qui dépose une valise et sort.*

CHOEUR.

Air : *Mes amis, c'est dans sa patrie.*

Mes amis, dans cette humble auberge
Il faut nous arrêter, je croi ;
Quand c'est le roi qui nous héberge,
Nous devons faire honneur au roi.

TIENNETTE.

Vot' servante, messieurs, madame.

PELLEGRIN.

Peste! la jolie fille!... il paraît que le sang est beau à Essonne... Petite, tu nous feras servir de ton meilleur vin.

Mlle DANGEVILLE.

Allons, l'abbé, soyez sage... à chaque relais, vous vous arrêtez pour demander si les filles sont jolies et si le vin est bon.

PELLEGRIN.

C'est qu'en voyage il n'y a rien de plus essentiel.

Air *de Lantara.*

Mon précepte est philosophique ;
Foi d'abbé, j'agis sagement,
Car je mets toujours la pratique
A côté de l'enseignement.
Dieu, dont j'ai professé l'histoire,
Lui-même ne peut me blâmer,
Puisqu'il fit le vin pour le boire
Et les femmes pour les aimer.

Ainsi, petite, dépêche-toi; nous n'avons que deux heures à rester ici, il faut qu'à cinq nous soyons rendus à Fontainebleau ; le spectacle commence à six heures.

REMI, *qui l'a examiné.*

Eh! mais je ne me trompe pas, c'est monsieur l'abbé Pellegrin, le plus fécond et le plus gai de nos chansonniers.

PELLEGRIN.

Tiens! c'est Remi, le plus bel enfant de chœur de Paris!

REMI.

Attendez donc, il me semble que je vous reconnais tous... oui, je vous ai vus dans le temps que M. l'abbé me donnait des billets de spectacle pour aller faire réussir ses pièces qui tombaient toujours.

PELLEGRIN, *saluant.*

Bien obligé.

REMI.

Oui, oui, voilà M. Bellecour, M. Brizard et Mlle Dangeville, la plus fameuse soubrette de la Comédie Française... Dieu de Dieu! êtes-vous gentille dans Tartufe, quand vous mettez comme ça les mains dans vos poches, et que vous dites à ce grand cafard :

« Et je vous verrais nu d'puis la têt' jusqu'en bas,
» Que toute votre peau ne me tenterait guère. »

Mlle DANGEVILLE.

Et peut-on savoir pourquoi M. Remi d'enfant de chœur est devenu aubergiste ?

TIENNETTE.

A cause de moi, mamselle.

REMI.

Précisément... Tiennette ici présente avait touché mon cœur... mon oncle tenait à me laisser jeûner et servir la messe toute la vie... ce qui me paraissait horriblement monotone... Tiennette était couturière; notre mariage ne tenait plus qu'à un fil; mais mon oncle s'était piqué et refusait de nous laisser former des nœuds ensemble; que vous dirai-je... de fil en aiguille, il me mit à la porte. Au bout de huit jours, Tiennette et moi, nous étions enlacés l'un à l'autre par un lien indissoluble, et neuf mois ensuite nous avions acheté ce fonds d'aubergiste à Essonne, pays natal de ma chaste épouse, qui venait d'orner mon existence d'un petit poupon non moins beau que son père.

M^lla DAAGAVILLA.

Et depuis ce temps votre eommerca a prospéré, vous êtes beureua, à ca qu'il parait?

RAMI, *regardant Tiennette.*

Oh! quaot à ça, moi et ma femmo, ce n'est pas précisément la bonheur qui noos étouffe.

PALLAGAIN.

Hein?... eomment done cela?

VIANAAVTS.

Sans deute... quand en pense que demain ou après demain en va peut-être nous mettre à la porte de cette auberge qua nons avions achetée à erédit.

PALLAGAIN.

Vous n'avez done pas les fonds nécessaires?

AAMI.

Pas tont-à-fait... ma femme manque d'argeot, et moi ja n'ai pas le sou.

Mme AANGAVILLA.

Ces pauvres enfans!... leur sort m'intéresse, et si jo pouvais leur rendro service...

PELLAGAIA.

Pardiou! le meilleur moyen serait d'aller intercéder pour eux auprès de leur oncle, Mª Patouillet, professeur de rètborique au eollége des Jésuites.

Mlle DAAGAVILLX.

Comment, Patouillet? celui dont Voltaire se moque tons les jours dans sa eorrespondance et ses facéties.

PELLEGAIN.

Précisément, un janséniste enragé, et, qui pis est, on avare, un cuistre ot un eagot!

AAIZAAD.

Ècrivain iotolérant... enoemi juré des philosophes, et qui ne connait en fait de vertus quo le jeûne et l'abstioence.

Mlle AAAGAVILLE.

Attaqnant surtout les pauvres comédieos, qui jamais ne lui ont fait de mal et qu'il oe eesse de poursuivre et de ealomnier dans tous les écrits périodiques auxquels il travaille.

SSIZAAD.

Dernièrement encore, dans la *Bibliothèque janséniste*, ne les traitait-il pas de damnés, de réprouvés, de bohémiens!

RSMI.

C'est ça méme; je vois que vous le connaisses bieo... mais qoi vous empécho de lui parler?... bier soir il est justement descendu dans cette auberge, où il a passé la nuit, sans se douter qu'il était ebez son neveu.

Mlle DANGAVILLA.

Il ast ici?... ma foi, mos amis, puisqu'il se trouve là, sous notra main, et qu'il neus comprond tous dans sa haine, nous devrions bien lui donner une bonne leçon.

VOUS.

Une leçon?

M^lla DAAGSVILLE.

Rapportez-vous-en à moi.. jo suis femme... et, par état je conduis des intrigues tous les soirs... je me charge d'en inventer una qui nous venga et tourne au profit de ees deux enfans.

VOUS.

Adopté!

M^lla DANGEVILLX, *à Tiennette.*

Vous, ma chère, en attendant, faites-moi conduire dans la chambre quo vous mo destinez... vous, l'abbé, tâchez d'attirer l'ennemi et da savoir ce qu'il va faire à Fontainebleau.

On aotend tousser.

AIA *de M. Eugène Déjazet.*

Allons, séparons-oous,
Il fant agir avac prudance;
Plus terd, vous viendrea toos,
Tous, en silence,
Au rendaa-voos.

Chers compagnons, alerte
Alerte!
Combattons, la lice est onverte!

ENSEMBLE.

Chacun do vous me sarvira;
Quaod viendra l'heura, soyons-là.

VOUS.

Chacun da nous vous servira;
Quand viendra l'heura soyons-là.

Mlle DANGEVILLX.

Si, par la calomnie,
L'ennemi nous frappa,
Prenons pour arme la folie,
Et la victoire oous suivra.

TOUS.

Et la victoira nous suivra.

Mlle DANGEVILLE.

Que le combat s'engage,
Accord, galté, courage!
Et, grâce à oos efforts,
Vengeons l'honneur do corps.

TOUS.

Et grâce à nos efforts, etc.

REMI (*parlé*).

Chut! le v'là qui s'éveillo.

VOUS.

Allons, séparons-noos, eta.

Tiennette conduit Mlle Dangeville dans la chambre de droite; Belcour et Brizard sortent avec Remi.

SCENE III.

L'ABBÉ PELLEGRIN, Me PATOUILLET.

PATOUILLET, *à part, entrant un papier à lo main.*

Ce dernier paragraphe mo semble admirable... par exemple, il m'a donné de la paine... à force de lo ehercber, jo me suis endormi dessus.

PELLEGRIN, *lui frappant sur l'épaule.*

Bonjoor, maître Patouillet.

PATOUILLET.

Eh! c'est monsieur l'abbé Pellegrio... par quel hasard a Essonne?

PALLEGAIN.

J'allais vous adresser la même questien.

PATOUILLAT.

Je me rends à Fontainebleau pour les fêtes de l'Épiphaeie.

PALLAGAIN.

Moi, je vais assister au spectacle de la ceur, où l'on doit jouer entre les deux pièces un neuvel intermède de ma composition.

PATOUILLET.

Comment, men ami, vous vous livrez encere à des occupations prefanes?

PALLEGAIN.

Que voulez-vous?

PATOUILLET.

Veus êtes toujours le même.

PELLAGAIN.

Toujours. Ah çà, et vous, qu'êtes-vous devenu depuis un an que neus ne nous sommes vus?

PATOUILLET.

J'ai suivi une route toute différente... je me suis écarté des voies de la perditien... j'ai denné l'exemple de toutes les vertus.

PALLEGAIN.

Et qu'est-ce que ça veus a valu?

PATOUILLAT.

Rien, pour le moment... mais ju sollicite la place de recteur du collège des Jésuites, et...

PALLAGAIN.

Diable, veus êtes ambitieux...

PATOUILLAT.

Oh! ce n'est pas par intérêt, mon ami... je n'y tiens que pour pouvoir veiller activement sur nos jeunes élèves, et les empêcher de s'écarter de nes saines doctrines dans ces temps de perversité et de prefanation.

PELLAGRIN.

Et puis parce que cela rapporte quatre mille écus... vous espérez donc y parvenir?

PATOUILLAT.

Oui, l'abbé, grâce à la protection de monseigneur le cardinal de Noailles, et surtout à l'appui de sa cousine madame la marquise de Nesles; je ne la connais pas, mais je lui suis vivement recommandé.

PELLEGAIN.

La marquise de Nesles!... eh! vraiment, moi, je la connais beaucoup... j'ai souvent assisté à ses petits soupers.

PATOUILLET.

J'ai encore d'autres projets pour meriter les bontés de mes protecteurs... Il y a depuis quelque temps à la cour une brebis égarée que notre saint roi voudrait bien voir ramenée au bercail.

PELLEGAIN.

En vérité?... je gage que veus veulez parler de la charmante Tching-Ka, cette petite Chinoise nouvellement arrivée en France avec plusieurs jolies esclaves de différens pays à la suite de Zaïd Effendi, l'ambassadeur du Grand-Turc?

PATOUILLAT.

Peut-être.

PALLEGRIN.

Peste, est-ce qu'il y a une cellule vacante à l'abbaye du Parc-aux-Cerfs?

PATOUILLET.

Silence, prefane que vous êtes!... Au reste, ce n'est pas là ce qui m'amène à Feotainebleau, et ce qui occupe aujourd'hui teutes mes idées.

PALLAGAIN.

Bah! quel en est denc le sujet?

PATOUILLAT.

Je viens d'être chargé par le père Quesnel de composer un traité de merale eù j'ai fait triompher les doctrines jansénistes de teus les principes subversifs de nos audacieux melinistes; j'en emporte avec mei des exemplaires qui veot être distribués ce soir à teute la ceur, je suis même enchanté de vous rencontrer pour veus prier aussi d'en agréer l'hemmage.

Il lui remet un cahier.

PELLAGAIN, *riant.*

Ditea donc, est-ce que vous veulez que je le mette en vaudeville?

PATOUILLAT.

Mauvais plaisant!

PALLAGRIN.

Et que dit-il, vetre traité?

PATOUILLAT.

Il est divisé en trois propositions; la première a peur titre: Qu'est-ce que la bienfaisance?

PALLEGAIN.

C'est de faire boire ceux qui ent seif.

PATOUILLAT.

La seconde, qu'est-ce que la tempéranc ?

PALLAGAIN.

C'est d'éviter les indigestions.

PATOUILLAT.

Et la troisième...

Air de Partie Carrée.

C'est là, surtout, que mon puissant génie
Par l'éloquence a le plus éclaté;
Cette troisième et dernière partie
Renferme seule un cours de chasteté:
Aux libertins j'expose en traits lucides
Que le bonheur des sens est d'être en paix.

PELLEGAIN.

Alors, mon cher, je vois qu'aux Invalides,
Vous aurez du succès.

PATOUILLET.

C'est bon... c'est bon... en tout cas, cette fois, vos philosophes n'auront rien à répondre, car j'ai puisé mes idées dans la fameuse lettre sur les comédiens, adressée à M. Dalembert, par un nommé Jean-Jacques Rousseau de Genève; il y a là dedans des choses fulminantes contre ces hommes dépravés et leur métier scandaleux...

PALLEGAIN.

Cemment! entre la bienfaisance, la tempérance et la chasteté, vous avez encore trouvé place pour attaquer les comédiens?

PATOUILLET.

J'en trouve toujours, quand il s'agit de les pulvériser.

En ce moment on entend fredonner dans la coulisse le refrain suivant :

AIR connu.

Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

PATOUILLET.

Hein !... qui chante dans cette auberge?

PELLEGRIN.

Ne faites pas attention, c'est quelque domestique sans doute...

SCENE IV.

LES MÊMES, JACQUOT, *en costume de paysan avec sabots et blouse et portant dans ses bras un petit enfant emmailloté.*

JACQUOT, *berçant l'enfant et finissant l'air.*

Une poule blanche
Est là dans la grange,
Qui va faire un petit coco
Pour c't' enfant qui va fair' dodo.
Dodo,
Dormez, poulette,
Dodo,
Dormez, poulot.

Il pose l'enfant sur un fauteuil, s'approchant de Pellegrin.

Dites donc, gros jeufflu... c'est-il pas vous qui s'appelez le père Patouillet...

PELLEGRIN, *à part en la reconnaissant.*

Que vois-je!... (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah!

PATOUILLET, *s'avançant.*

C'est moi, que me voulez-vous!

JACQUOT, *le regardant.*

Ah! oui, oui... c'est ben ça; je vous reconnais au signalement qu'on m'a donné de votre physique... œil en dessous, nez en forme de croquignole et figure de pain d'épices.

PELLEGRIN, *riant.*

Ah! ah! ah! (*A part.*) Parfait! délicieux! ma parole d'honneur!

JACQUOT.

Ah çà! quoi qu'il a donc à me rire toujours au nez, ce farceur-là!... Dites donc, gros joufflu, voulez-vous me rendre un service ?

PELLEGRIN.

Lequel, mon petit bonhomme?

JACQUOT.

Allez voir dehors, si j'y suis... (*Bas, en lui remettant des tablettes.*) Prenez ces tablettes, et lisez. (*Haut.*) Eh ben! vous n'êtes point encore parti?... il est pire qu'une diligence embourbée, ce moine-là... Attendez, j' vas pousser à la roue; hu donc!... hu donc!...

Elle le pousse dehors à coups d'épaule. Pellegrin sort en riant.

SCENE V.

JACQUOT, PATOUILLET.

JACQUOT.

Ah! à la fin, le v'là qui roule... (*Se rapprochant de Patouillet.*) A nous deux à c' t'heure, papa Patouillet, c'est à vous seul que j'ons affaire.

PATOUILLET.

Dites-moi d'abord qui vous êtes...

JACQUOT.

Eh ben, j' sis Jacquot, l' fieu à la mère Babiole, qui est nourrice de mère en fille au village de Saint-Brice, à preuve que je porte son enseigne sur mon bras.

PATOUILLET.

Tout cela est possible, mon cher; mais je ne vous connais pas... ainsi...

Il va pour rentrer.

JACQUOT.

Nous aurons bien vite fait connaissance, puisque je vous suis adressé par Eustache Remi, votre propre neveu.

PATOUILLET.

Eh quoi! c'est ce drôle!...

JACQUOT.

V'là donc qu'hier, il est v'nu trouver maman Babiole à Saint-Brice... Petite mère, qui lui dit, dit-il... je viens vous retirer mon mioche.

PATOUILLET.

Hein ?... comment! il a un fils!

JACQUOT.

Il voulait parler de ce petit bout d'homme que je viens de poser là, sur votre fauteuil... Je vous dois trois mois, qu'il ajoute, et je n'ai pas un sou à vous donner... Merci, que maman lui répond, qu'est-ce que va devenir c' t'innocente créature? j' connais qu'un moyen, qu'il ajoute, c'est de vous adresser à mon oncle Patouillet qui a du quibus gros comme lui... justement il doit passer demain par l'auberge de la Grosse-Brioche... Va comme il est dit, qu'elle reprend; mon fieu... c'est toi que j' charge de la démarche... drès l' potron minette, je me suis requinqué de mon mieux, j'ai emmailloté le bambin, j' suis monté sur Roussin, qu'est not' âne, souf vot' respect, et mon poupon, ma bête et moi, je sommes accourus l'un portant l'autre.

PATOUILLET.

Eh bien! vous pouvez vous remettre en route, je ne ferai rien pour un neveu qui m'a désobéi... qui s'est marié sans mon consentement.

JACQUOT.

Dam! quand on aime.

PATOUILLET.

On n'aime pas sans la permission de son oncle!

JACQUOT.

Ah! par exemple!... n'en v'là une de bêtise!

PATOUILLET.

Hein?

JACQUOT.

Pardon, excuse, papa Patouillet; mais, sur l'article du sentiment, vous me faites l'effet d'être un peu enfoncé.

AIR *de la Pensionnaire mariée.*

Vous n' savez p'us c' que c'est qu' l'amour!
Tant pis pour vous, chacun son tour;
Les sermons sont faits pour les vieux,
Et l'amour pour les amoureux.

Vous avez beau fair' du tapage,
L'amour se moqu' de vot' courroux,
Quoiqu'il n'ait pas encor vot' âge,
C'est un cadet plus malin qu' vous.

Il le pousse.

Vous n' savez pas c' que c'est qu' l'amour, etc.

Je ris d' bon cœur quand j'entends dire
Qu' deux amans s' rangeont sous ses lois;
Mais ça m' fait encor ben pus rire
Lorsque de deux ils d'venont trois.

Lui allongeant des bourrades.

Vous n' savez p'us, etc.

PATOUILLET.

Je vous répète que je ne veux pas voir cet enfant... il est souillé...

JACQUOT.

Il est souillé de rien du tout!... et tenez, regardez-le donc... (*il va près de l'enfant*) a-t-il une petite boule intéressante... Allons, bon! vous m'avez fait crier si fort qu'il vient de se réveiller...

PATOUILLET.

Qu'est-ce qu'il demande?

JACQUOT.

V'là qu'il demande à téter, à c't'heure.

PATOUILLET.

Comment! il demande à téter!

JACQUOT.

Eh ben, comment donc que nous allons faire?

PATOUILLET.

Est-ce que je sais, moi?...

JACQUOT.

Ne pleure pas, Nini... et suce ton doigt si t'as soif... Mais, voyez donc, comme il est gentil... c'est tout vot' portrait... Dis donc, Nini, veux-tu embrasser ton oncle?... Il fait la grimace... mais, non, le v'là qui rit à c' t'heure... Faites des risettes à papa Patouillet..

AIR *du Ramoneur.*

De ce p'tit bambin
Admirez la mine,
Qué p'tit air malin!
Queu grâce enfantine!
Il vous égayera
Les jours de tristesse,
Vous rajeunira
Dans votre vieillesse...

Le voyez-vous autour de vous, qui crie, qui casse tout et qui veus rit au nez en vous faisant sauter vot' tabatière...

Il fait tomber la tabatière de Patouillet.

Ah! v'là
Comme il vous trait'ra!

PATOUILLET.

Me laisserez-vous tranquille à la fin?

JACQUOT.

Même air.

Puis, pour le punir
De sa turbulence,
Vous lui fait's subir
Un' bonn' pénitence;
Mais le p'tit r'naré
Chang', d'un' main profane,
Vot' bonnet carré
Contre un bonnet d'âne.

C'est pour le coup que vous vous emporterez; mais il s' fiche de vous, il vous fait les cornes, il vous tire vot' perruque et la jette en l'air, comme ça...

Il exécute le mouvement.

Ah! v'là
Comme il vous trait'ra.

Sur la ritournelle, au moment où Patouillet va pour reprendre sa perruque, il pose l'enfant sur ses bras et s'en va en chantant.

SCENE VI.

PATOUILLET, *seul.*

Eh bien! il me laisse cet enfant sur les bras... Je suis d'une colère!... Oh! j'apprendrai à ce drôle de Remi qu'on ne se moque pas impunément d'un homme comme moi!

AIR *de Julie.*

Plus de pardon pour le coupable!
Après un pareil traitement,
Mon cœur doit être inexorable
Envers ce mauvais garnement.
Oui, sur l'honneur, ici je le proteste,
De moi jamais il n'aura rien;
Je mangerai seul tout mon bien...
Et les pauvres auront le reste.

SCENE VII.

PATOUILLET, REMI.

REMI, *à part.*

Que vois-je?... je ne me trompe pas...

PATOUILLET.

Quel est ce gâte-sauce?

REMI.

Ce gâte-sauce... c'est un neveu, mon oncle...

PATOUILLET.

Remi!

REMI.

Qui pour le moment se trouve dans une débine complète, et vient, comme l'enfant prodigue,

faire sa soumission aux genoux paternels de son oncle.

PATOUILLET.

Malheureux ! quand je tiens devant moi le fruit de ton affreux mariage!

REMI, *étonné*.

Ah ! mon enfant... pauv' chéri!... pauv' chouchou !... Tiennette !.. prends l'enfant...

Il le porte dans la coulisse.

PATOUILLET.

Tu oses en convenir... tu devrais plutôt rougir de honte !

REMI.

Mais quand on rougit il faut savoir pourquoi.

PATOUILLET.

Oh ! ne fais pas l'ignorant .. c'est ta nourrice qui vient de me faire prévenir de tout.

REMI.

Ma nourrice!... par exemple, en voilà une bonne ! la pauvre femme est morte depuis douze ans.

PATOUILLET.

Trève de plaisanteries, monsieur, et ne cherchez pas à me donner le change... d'ailleurs, ma perruque est là pour attester les désastres que Jacquot, son fils, lui a fait subir... Voyez plutôt.

REMI, *à part*.

Oh ! j'y suis... c'est quelque farce de l'actrice... Bon ! bon ! ça marche... n'ayons pas l'air...

PATOUILLET.

Eh bien ! maintenant, nieras-tu un fait prouvé jusqu'à l'évidence?

REMI, *embarrassé*.

Ma foi, non, mon oncle, et puisqu'il faut tout vous dire...

PATOUILLET.

Ah ! tu conviens donc que tu as un fils ?

REMI.

Eh bien ! oui, j'en conviens, j'ai un fils. (*A part.*) Au fait, elle ne savait pas que ce n'est qu'une petite fille.

PATOUILLET.

Que tu as mis en nourrice... au village de Saint-Brice.

REMI.

C'est ça même.

PATOUILLET.

Chez Mme Babiole.

REMI.

Chez Mme Babiole. (*A part.*) Je veux que le loup me croque si j'ai jamais entendu parler de cette Babiole-là !

Il rit.

PATOUILLET.

Hein ! tu ris, je crois, téméraire, quand tu devrais te frapper la poitrine... Va-t'en ! sors de cette maison... je te chasse!

REMI.

Vous me chassez?... bravo ! c'est charmant!... il me chasse quand je suis chez moi, dans mon domicile, dans mes dieux Lares !

PATOUILLET.

Eh quoi ! cette auberge...?

REMI.

De la Grosse-Brioche... est à moi... le lit où vous avez couché est à moi... l'omelette que vous avez mangée était à moi... et vous me renvoyez de mon établissement... mais il y a contre-sens, mon oncle.

PATOUILLET.

En ce cas, fais-moi vite mon compte; c'est moi qui vais te céder la place.

ENSEMBLE.

AIR : *Fragment de l'Ambassadrice.*

Oui, de ces lieux je pars à l'instant,
Et plus d'indulgence, à présent,
Compte sur mon ressentiment,
Insolent !

REMI.

C'est moi qui vais partir à l'instant,
Mais calmez vot' ressentiment,
Et soyez, pour un n'veu r'pentant,
Indulgent.

Patouillet pousse Remi qui sort.

SCENE VIII.

PATOUILLET, PELLEGRIN.

PELLEGRIN, *accourant*.

Eh ! vite, vite, mon ami, venez avec moi : Mme la marquise de Nesle vient d'arriver dans cette auberge.

PATOUILLET.

Mme de Nesle!... ma puissante protectrice!

REMI.

Il ne faut pas manquer une aussi belle occasion !...

PELLEGRIN.

Eh ! bon Dieu ! qu'avez-vous? comme vous voilà fait !

PATOUILLET.

Vous trouvez !... Maudit Jacquot! me forcer à paraître dans cet état devant la cousine de M. le cardinal, celle de qui dépend mon avenir!... elle va me prendre pour un soldat aux gardes, ou un sonneur en ribotte...

REMI, *à qui Pellegrin a expliqué*.

Oh ! fameux !...

PELLEGRIN, *à Remi*.

Allons, va-t'en !...

PATOUILLET.

D'autant que ces grandes dames de la cour sont si petites-maîtresses, si mijaurées.

UNE VOIX, *dans la coulisse*.

Holà ! quelqu'un !... qu'on se dépêche... car je suis pressée, sarpedieu !

PATOUILLET.

Ah ! mon Dieu !... qui jure donc ainsi?

PELLEGRIN.

A ce mot, je reconnais notre aimable marquise.

PATOUILLET, *très-étonné*.

Pas possible !

SCENE IX.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE NESLE, *en élégant costume de l'époque, avec paniers, entre suivie d'un laquais qui porte une paire de fleurets.*

LA MARQUISE, *en entrant.*

Lafleur, posez-là mes fleurets.

Le laquais obéit et sort.

PATOUILLET, *à part.*

Ses fleurets !

LA MARQUISE.

AIR : *Il était un vieux bonhomme* (de l'Ambassadrice).

La gloire a pour moi des charmes,
La guerre est mon élément ;
Partout je porte mes armes
C'est mon plus bel ornement.
Plus qu'un soldat intrépide,
Ventre Dieu ! je suis solide ;
Je me ris des hobereaux
Et brave tous les prévôts !
Quand je tiens mon homme
L'épée au poignet,
Je le traite comme
Un soldat du guet !

PATOUILLET, *à part.*

Quelle femme belliqueuse !

PELLEGRIN, *prenant Patouillet par la main.*

Madame la marquise, permettez que je vous présente...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

PELLEGRIN.

Maître Patouillet... professeur aux Jésuites... un orateur très-distingué, qui fait des armes comme un Cent-Suisse et qui boit comme un templier.

PATOUILLET, *bas à Pellegrin.*

Ah ! mon Dieu !... qu'est-ce que vous dites donc là ?

PELLEGRIN, *même jeu.*

C'est pour vous faire valoir... je connais ses goûts.

LA MARQUISE, *lorgnant Patouillet.*

En effet, on m'a parlé de lui : il a l'air d'un luron... et corbleu ! j'aime les gens de cette espèce... (*Lui prenant la main.*) Touchez là, mon brave.

PATOUILLET.

Madame la marquise, c'est trop d'honneur...

LA MARQUISE.

Ventrebleu !... c'est que je suis une luronne aussi, moi !... une petite luronne, il est vrai... mais le roi David, qui était de ma taille, a triomphé du géant Goliath... et tête-bleue ! quand je m'y mets, je ne reculerais pas d'une semelle.

Même air.

A l'amour je suis sensible,
Franchement j'en fais l'aveu,
Pour me montrer inflexible
J'ai le cœur trop plein de feu.
Mais qu'un amant infidèle
Me préfère une autre belle,
Bientôt de sa trahison
Sarpejeu j'obtiens raison !
Quand je tiens mon homme
L'épée au poignet,
Je le traite comme
Un soldat du guet !

PATOUILLET, *faisant un mouvement d'effroi.*

Il paraît que maintenant les marquises sont des spadassins.

LA MARQUISE, *montrant une table servie, que deux valets apportent.*

Mais voici le déjeuner... vive Dieu ! il arrive à propos, car je me sens un appétit du diable !... Vous serez des nôtres... et palsambleu ! nous trinquerons ensemble.

Elle se met à table ainsi que Pellegrin.

PATOUILLET, *hésitant à s'asseoir.*

C'est beaucoup d'honneur sans doute ; mais... je n'ai pas l'habitude de... mon docteur m'a ordonné...

LA MARQUISE.

Hein !... refuseriez-vous l'honneur que je vous fais ?

PATOUILLET.

Non... non... madame la marquise... seulement je croyais... (*Il s'assied.*) Allons, il le faut...

PELLEGRIN, *qui a servi la marquise.*

Tenez, ceci pour vous...

PATOUILLET, *avec effroi.*

Ah ! mon Dieu !... une côtelette !

PELLEGRIN.

Préférez-vous une tranche de ce pâté ?

PATOUILLET.

Comment, vous voulez qu'un jour d'abstinence...

LA MARQUISE.

Il n'y a pas d'abstinence qui tienne, maugrebleu ! acceptez ou je me fâche !...

PATOUILLET, *à part.*

Avec grand plaisir... Au fait, on ne peut pas perdre la protection d'un cardinal pour une côtelette. (*Il mord dans la côtelette en soupirant.*) Ah ! elle est bien tendre.

LA MARQUISE.

Vous trouvez ?... Eh bien ! courage !... il n'y a que le premier pas qui coûte... Goûtons le champagne.

PATOUILLET.

Du champagne !...

LA MARQUISE.

C'est le vin que je bois toujours à l'ordinaire. (*Elle fait sauter le bouchon d'une bouteille et remplit trois verres.*) A vous d'abord... et attention au commandement : Apprêtez, armes... joue.. feu !

Ils boivent tous trois.

PELLEGRIN.

Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

PATOUILLET.

Hum !... Ce n'est pas désagréable au goût.

LA MARQUISE.

En ce cas, recommençons.

Elle remplit le verre de Patouillet.

Air *du Lazzarone.*

A boire, et Champagne et Madère!
C'est le bon vin
Qui met en train.
Un soldat, à la bataille,
Aime à braver le canon;
J'aime à braver la mitraille
Qui part avec un bouchon (*bis*).
De l'Aï qui mousse
Je soutiens le choc;
Malgré sa secousse,
Je suis comme un roc.
Si le vin s'échappe,
Chacun le reçoit,
Qui mouille la nappe
N'est qu'un maladroit.

TOUS.

A boire, et Champagne et Madère! etc.

DEUXIÈME COUPLET.

PELLEGRIN.

Sous vos drapeaux on marche vite.

PATOUILLET.

De tels combats ne sont qu'un jeu.

PELLEGRIN.

A combattre ici tout invite.

PATOUILLET.

C'est bien facile, maugrebleu!
On porte l'arme... en joue et feu! *Il boit.*

LA MARQUISE.

Et quoi qu'il arrive,
Je prétends, ici,
Que chaque convive
Demande merci.
Seule raisonnable
Au milieu des fous,
Je veux, sous la table,
Les voir tomber tous.

ENSEMBLE.

A boire, etc.

On se lève de table.

LA MARQUISE, *frappant sur l'épaule de Patouillet.*

Tête-bleue! je suis contente de vous... et je vous recommanderai chaudement à mon cousin de Noailles... mais, en attendant, il faut que vous fassiez aussi quelque chose pour moi... ou plutôt, pour deux pauvres honteux que je protége... je fais en ce moment une quête en leur faveur, et mille diables! j'espère que vous ne refuserez pas de participer à cette bonne œuvre.

PATOUILLET, *tirant sa bourse de sa poche.*

Comment donc, aimable marquise... je suis très-flatté de m'associer à vos bonnes œuvres. (*A part, en fouillant dans sa bourse.*) Je vais lui donner un écu de six livres... ça l'éblouira.

LA MARQUISE.

Merci.

Elle prend la bourse.

PATOUILLET, *déconcerté.*

Hein! quoi?... mais il y a cinquante louis dans cette bourse.

LA MARQUISE.

Cinquante louis! mordieu, vous faites bien les choses.

PELLEGRIN.

Il est plus généreux qu'un fermier général.

LA MARQUISE.

Décidément, il sera recteur des Jésuites, aussi vrai que je m'appelle la marquise de Nesles.

PATOUILLET, *à part.*

Moi, recteur: quel honneur! Ma foi, mes cinquante louis ne sont pas trop mal placés. Vivent les marquises et le vin de Champagne!

Il boit.

LA MARQUISE.

Brave! Pellegrin avait raison, vous êtes un gaillard... et si vous savez tenir votre épée aussi bien que votre verre...

PATOUILLET.

Eh! eh! il ne faudrait pas me défier; avant d'être professeur, on voulait me faire dragon; j'étais un crâne.

LA MARQUISE.

En ce cas, vous êtes digne de vous mesurer avec moi. (*Elle se lève et va prendre des fleurets.*) Que le tournoi commence.

PATOUILLET.

Quoi! vous voulez?... Ventre-saint-gris, belle marquise, vous m'enflammez, et je me sens prêt à vous tenir tête ici comme à table!

LA MARQUISE.

Pellegrin, vous allez juger les coups.

La marquise prend les deux fleurets, les croise et les présente à Patouillet, qui en prend un.

LA MARQUISE.

Air *du Rocher de Saint-Malo.*

Allons, prenez garde,
Mettez-vous en garde,
Le corps est trop avancé,
Le bras mal placé...
Comme une poularde,
Corbleu! je vous larde!
Prenez un air belliqueux
Et couvrez-vous mieux,
Mon vieux,
Je vous tire aux yeux.

Exécutant tour à tour les mouvemens qu'elle indique.

Dans une attitude fière
D'abord on se place ainsi;
Ensuite à son adversaire
On fait un salut poli;
Trois fois on frappe la terre,
Puis on fond sur l'ennemi.

Parlé. Une, deux!

Elle lui porte une botte.

PELLEGRIN.

Touché!

LA MARQUISE, *reprenant l'air.*

Allons, prenez garde, etc.

LA MARQUISE.

Même air.

Mon beau Dunois, plus de craintes,
Parez, ou vous êtes mort!

PATOUILLET, *ferraillant.*

Je vais contre vos atteintes
Tenter un dernier effort.

LA MARQUISE, *avec intention.*

Pour échapper à mes feintes
Vous n'êtes pas assez fort.

Lui portant plusieurs bottes. Parez tierce, parez quarte, du demi-cercle, seconde...

PATOUILLET.

Aie! aie!

PELLEGRIN.

Touché! touché!

Une derniere botte jette Patouillet par terre.

ENSEMBLE.

PELLEGRIN.

Ah! votre defaite
Est vraiment complète,
Et vous devez rendre honneur
A votre vainqueur;
Car lorsqu'on l'outrage,
Grâce à son courage,
Bien vite elle obtient raison
Même d'un dragon;
Vraiment, tout lui semble bon.

LA MARQUISE.

Ah! votre défaite
Est vraiment complète,
Et vous devez rendre honneur
A votre vainqueur;
Car lorsqu'on m'outrage,
Grace à mon courage,
Sur-le-champ j'obtiens raison
Même d'un dragon;
Corbleu! pour moi tout est bon.

PATOUILLET.

Helas! ma defaite,
Est plus que complete,
A mon illustre vainqueur
Je dois rendre honneur;
Car lorsqu'on l'outrage,
Grâce à son courage,
Bientôt elle obtient raison
Même d'un dragon.
Vraiment, tout lui semble bon.

PATOUILLET.

Assez, brave Jeanne d'Arc, je demande quartier.

PELLEGRIN, *riant.*

Ah! ah! ah! ce pauvre Dunois!

LA MARQUISE.

Pellegrin, faites avancer mon carrosse. (*A Patouillet.*) Et vous, maître Patouillet, sans rancune j'ai la première manche, et pour la seconde je vous attends à Fontainebleau.

Elle sort en fredonnant.

La victoire est à moi!

Pellegrin lui donne la main et sort en riant.

SCENE X.

PATOUILLET, *se relevant avec peine.*

Elle est charmante! Aie! les hanches! c'est égal, je suis ravi de l'aventure; me voilà dans les bonnes grâces de la marquise de Nesles, et je suis sûr que j'emporterai ma nomination à la pointe de l'épée. (*Il brandit son fleuret.*) Sarpejeu! qu'on vienne me chercher querelle à présent, je serais dans le cas de séparer les flots de la mer Rouge en donnant un coup d'épée dans l'eau, et de tuer trois mille Philistins avec une mâchoire d'âne... V'li, v'lan!

Il fait le moulinet.

SCENE XI.

PATOUILLET, REMI.

REMI, *accourant.*

Mon oncle! mon oncle! (*Reculant effrayé.*) Ah, mon Dieu! vous avez manqué de me crever un œil.

PATOUILLET.

Qu'est-ce que tu demandes encore, toi? Je t'ai déjà dit de me laisser tranquille; va-t'en, j'ai la tête montée.

REMI.

Mon bon oncle, si vous saviez, je suis bien malheureux!

PATOUILLET.

Tant mieux, cela t'apprendra à me désobéir.

REMI.

Mon Dieu! j'ai eu tort, et je vous en demande bien pardon; mais enfin le malheur est fait, et si vous m'abandonnez il va m'en arriver un autre qui sera encore pire que le premier.

PATOUILLET.

Cela m'est bien égal, je te renie, je te déshérite, je te...

Il le menace de son fleuret.

REMI.

Mon oncle, embrochez-moi si vous voulez, mais écoutez la voix de l'infortune: les huissiers sont là, on vient nous saisir pour une somme que nous ne pouvons pas payer, et si vous ne venez pas à notre secours, nous allons nous trouver sur le pavé, ma pauvre petite femme et moi

PATOUILLET.

Ta femme!... Tiens, ne me parle pas de cette créature-là; quand je pense que, sans elle, tu ferais encore la gloire et les délices du lutrin; un drôle qui avait la plus jolie petite voix de fausset, qui roucoulait le latin comme un rossignol.

Chantant: In manus tuas...

Et maintenant, qu'est-ce que c'est? un mitron, un gâte-sauce! un gargotier! pouah!

REMI.

Mon oncle, je ne dis pas non, mais songez à tous les services que je vous ai rendus autrefois.

AIR : *Romance de Joseph.*

A peine au sortir de l'enfance,
J' balayais la classe à vot' gré,
Et j' portais avec complaisance
Vot' martinet et vot' bonnet carré ;
Un' seul' fois j'ai manqué de sagesse,
Mais au pêcheur, dont les r'mords sont cuisans,
Tendez la main dans sa détresse...
Et mettez quelque chose dedans.

PATOUILLET.

Je te déclare pour la dernière fois que je ne te donnerai rien ; va-t'en, je t'abandonne à ton malheureux sort !

REMI.

Alors, il faut donc que j'aille me jeter à la rivière ?

PATOUILLET.

Va te jeter où tu voudras, je m'en moque.

REMI.

Mais en attendant les hommes de loi vont me chasser de mon domicile... et tenez, je crois que ce sont eux que j'entends.

Il s'approche de la porte.

SCENE XII.

LES MÊMES, PELLEGRIN.

PELLEGRIN, *entrant brusquement.*

Remi ! Remi !

REMI.

Ah ! c'est vous, monsieur l'abbé, vous m'avez fait une peur... à votre couleur, je vous ai pris pour un de ces diables d'huissiers...

PELLEGRIN.

Rassure-toi, je viens au contraire te fournir les moyens de te débarrasser d'eux.

REMI.

Il se pourrait !

PELLEGRIN.

Combien te faut-il pour te tirer d'affaire ?

REMI.

Mais, si j'avais seulement cent pistoles...

PELLEGRIN.

Voilà douze cents livres que je suis chargé de te présenter de la part de Mme la marquise de Nesles.

Il lui donne une bourse.

REMI.

Douze cents livres !

PATOUILLET, *étonné.*

La marquise de Nesles !

REMI, *ouvrant la bourse.*

Ah ! mon Dieu ! en croirai-je mes yeux ?... Ce sont des jaunets, des jaunets véritables.

PELLEGRIN, *à Patouillet.*

Eh bien ! j'espère que vous êtes content ? voilà vos cinquante louis bien employés !

PATOUILLET.

Comment, ce serait... (*Courant sur Remi.*) Scélérat, rends-moi ma bourse.

REMI, *reculant.*

Plaît-il ?

PELLEGRIN, *à Patouillet.*

Doucement ; ce qui est donné est donné, et puisque la marquise a jugé à propos d'user de vos bienfaits en faveur de votre neveu...

REMI.

Tiens ! c'est mon oncle ! Ah ! voilà un trait... (*A Patouillet.*) Souffrez que je vous embrasse.

PATOUILLET, *furieux.*

Je te dis de me rendre ma bourse, ou je vais t'accabler de ma malédiction... et de coups de fleurets.

REMI.

Ne vous emportez pas, mon oncle, c'est dangereux en sortant de table ; d'ailleurs, je ne veux pas vous contrarier ; et puisque vous tenez tant à votre bourse, la voilà !

Il prend l'argent et lui rend la bourse vide.

PATOUILLET.

Coquin, puisses-tu être jeté comme Daniel dans la fosse aux lions, ou changé en bête comme Nabuchodonosor !

REMI, *allant regarder au fond.*

Dieu ! encore une pratique qui m'arrive.

PELLEGRIN, *regardant.*

Eh ! je ne me trompe pas, c'est elle.

REMI, *ouvrant la porte à deux battans.*

Par ici, par ici, madame.

PATOUILLET, *à Pellegrin.*

Qui ça, elle ?

PELLEGRIN.

La petite chinoise dont nous parlions tantôt, et qui vient d'arriver dans cette auberge avec son mamamouchi.

PATOUILLET.

Pas possible ! c'est le ciel qui me l'envoie pour remplir les vœux de sa majesté ; je vais lui faire entendre la voix de la raison et de la vérité.

PELLEGRIN, *à part.*

Il n'y a rien qui inspire comme le Champagne.

PATOUILLET.

Laissez-moi, laissez-moi, je vais avoir un accès d'éloquence.

PELLEGRIN.

En ce cas, je me sauve.

Il sort.

SCENE XIII.

PATOUILLET, TCHING-KA, *en costume de chinoise, portée sur un palanquin à bras par deux esclaves et suivie de deux petits Chinois tenant une cassette et des coussins.*

Elle s'avance au milieu du théâtre et descend de son palanquin au milieu de la ritournelle suivante.

TCHING-KA.

AIR d'*Esmeralda* (de Grisar.)

Je suis Tching-Ka la blonde,
L'esclave du sultan,
Et je parcours le monde
En dansant, en chantant.
Que la France est jolie!
Des dieux c'est la patrie;
Pour passer d'heureux jours,
J'y veux rester toujours.
Dans mon pays, les femmes
Redoutent leurs maris;
Mais en France à ces dames
Les hommes sont soumis;
J'approuve cette mode,
Elle est vraiment commode,
Et nos faiseurs de lois
Étaient de vieux chinois.
Je suis Tching-Ka la blonde, etc.

PATOUILLET, *à part.*

Elle est fort piquante, cette infidèle, et m'intéresse excessivement. Hum! hum! tâchons de nous distinguer. (*Haut et saluant.*) Souffrez, mademoiselle Tching... mademoiselle Tching... (*A part.*) Diable de nom, je ne pourrai jamais le prononcer!

TCHING-KA.

Bonjour, homme vieux, qui es-tu? guerrier, laboureur ou mandarin?

PATOUILLET.

Pas tout-à-fait, j'ai l'honneur d'être professeur aux Jésuites.

TCHING-KA.

Les Jésuites! qu'est-ce que c'est que ça?

PATOUILLET.

Belle Tching-Ka, ce sont des hommes francs, sincères, exempts d'égoïsme et de préjugés.

TCHING-KA.

Ah! j'y suis, tu es un descendant de Fô, un serviteur de Confucius, un fils du grand Chiaou!

PATOUILLET.

Nullement; je me nomme Patouillet, et je n'ai dans ma famille aucune espèce de Chiaou.

TCHING-KA.

N'importe, tu es la lumière de l'empire, le cèdre majestueux qui résiste aux vents des passions.

PATOUILLET.

A la bonne heure, j'aime mieux ça; oui, je suis un cèdre. (*A part.*) Ces chinois ont des expressions d'une richesse...

TCHING-KA.

Ta présence me réjouit comme un rayon de soleil couchant; ta voix me semble plus douce que celle des perroquets d'Asie; tes yeux ont l'éclat du ver luisant, et ton teint rappelle la fraîcheur des giroflées d'Orient!

PATOUILLET.

Je ressemble à un ver luisant et à une giroflée. Quelle langue fleurie!

TCHING-KA, *lui prenant le bras et l'entraînant à elle.*

Bel astre, viens, viens avec moi, tu m'éclaireras du flambeau de ta raison.

PATOUILLET, *à part.*

C'est singulier, elle veut que je l'éclaire, et depuis ce diable de Champagne, c'est à peine si j'y vois clair moi-même; mes yeux sont petits, petits: je dois ressembler à un Chinois.

TCHING-KA, *s'asseyant.*

Viens donc; place-toi là, tout près de moi.

PATOUILLET.

Comment, par terre?

TCHING-KA.

Non, sur ces coussins; c'est ainsi qu'on s'assied dans le céleste empire.

PATOUILLET.

J'aimerais mieux une chaise! mais puisque c'est l'usage du céleste empire, tant pire!

Il s'assied.

TCHING-KA.

Croise tes pieds comme ça.

Elle se place à la chinoise.

PATOUILLET.

Comme ça? C'est bien facile pour vous qui avez des pieds de trois ou quatre pouces; mais nous autres... Enfin c'est égal!

TCHING-KA.

Maintenant parle; verse sur moi tes trésors de lumières. (*Appelant.*) Tchi-Tchi-Kao, mes pipes et mes parfums?

Un petit Chinois lui présente deux pipes et sort avec les esclaves.

PATOUILLET.

Ah! c'est M. Tchi-Tchi-Kao. (*Il le salue.*) Couvrez-vous. — Vous êtes bien honnête. — M[me] votre épouse se porte bien? (*Le petit Chinois s'éloigne.*) Ah! mon Dieu! vous allez fumer?

TCHING-KA.

Avant, je veux moi-même te présenter une pipe.

Elle essaie une des pipes.

PATOUILLET.

Merci, merci, je n'en use pas, l'odeur de la pipe m'incommode.

TCHING-KA, *se penchant amoureusement vers lui et lui présentant la pipe allumée.*

Oui; mais si je t'en prie, pourras-tu résister à ta petite Tching-Ka, hein?

Elle lui caresse le menton.

PATOUILLET, *prenant la pipe.*

Sirène! elle fait de moi tout ce qu'elle veut. (*A part.*) C'est égal, pour un professeur aux Jésuites, me voilà dans une drôle de position: fumer

dans la pipe d'une chinoise! Heureusement le motif sanctifie tout.

Il fume.

TCHING-KA, *qui a pris une autre pipe.*

Fume, fume, beau soleil couchant, et parle, je suis tout oreilles.

PATOUILLET, *à part.*

Commençons mon discours, et cherchons des expressions aussi riches que les siennes, je serai plus persuasif. (*Haut.*) Jeune brebis égarée, gazelle qui franchis le ravin de l'erreur, colombe qui voltiges poussée par le vent de la perdition... (*Il tousse.*) Diable de tabac, il est d'une force...

TCHING-KA, *fumant toujours.*

Comme tu parles bien; il me semble, en t'écoutant, que je suis dans les nuages.

PATOUILLET.

Je le crois bien, moi aussi, je suis dans un nuage de fumée.

TCHING-KA, *jetant sa pipe comme frappée d'une idée et se levant.*

Dieu, que tu es beau! Plus je te regarde et plus je trouve que tu as la grâce et la noblesse de Kiou-Kiou-Brind-Zing.

PATOUILLET.

Qu'est-ce que c'est que M. Kiou-Kien-Brind-Zing?

TCHING-KA.

Mon amant, mon bien-aimé!

PATOUILLET.

O ciel! votre amant!

TCHING-KA.

Oui, parce que tu ne sais pas, en Chine j'aderais un joli petit mandarin, j'avais son portrait sur tous mes sucriers, tant son image m'était chère.

PATOUILLET.

Pas possible, et je lui ressemble?

TCHING-KA.

A faire peur. Je croyais tout ce qu'il me disait, j'écoutais ses avis, je suivais ses conseils, car sa parole était plus douce pour moi que le miel rosat, c'était le chant du paon, de l'oiseau de paradis; et quand tu t'es approché, quand tu m'as parlé, j'ai cru que c'était Kiou-Kiou. (*Lui prenant la main et la plaçant sur son cœur.*) Tiens, mets ta main sur mon cœur, et vois comme tu l'as fait tressaillir.

PATOUILLET, *s'échauffant.*

Oh! la! la! je n'en peux plus, ça brûle, ça me dévore, c'est comme une chaudière d'huile bouillante qui me tombe sur la tête. (*Lui prenant la main et l'embrassant avec transport.*) Adorable Tching-Ka, que près de toi ma parole soit aussi puissante que la sienne, et pour la rendre persuasive, ne vois en moi que ton mandarin Brind-Zing. (*A part.*) Ma foi, me voilà dans les Brind-Zing!

TCHING-KA.

Oui; mais, dans mon pays, avant de toucher le cœur, il faut plaire aux yeux, et ce sombre costume...

PATOUILLET.

Le fait est qu'il n'est pas aussi galant que le tien, si soyeux, si délicat.

Il touche la robe de Tching-Ka.

TCHING-KA.

Eh bien! (*lui montrant la cassette qui est au fond*) tu vois cette cassette, elle contient le plus beau costume de mon bien-aimé; je l'emporte partout avec moi, comme un souvenir éternel de sa personne; pare-toi de ses dépouilles et l'illusion sera complète.

PATOUILLET.

O ciel! y pensez-vous, un homme comme moi en Chinois!

TCHING-KA.

Alors je te croirai. Tu me subjugueras, tu domineras mon cœur et ma pensée comme Kiou-Kien lui-même.

Elle l'entraîne amoureusement vers la cassette.

PATOUILLET.

Je n'y tiens plus, sa voix, la fumée, le Champagne... c'en est fait, je me sacrifie. D'ailleurs tous les moyens sont bons pour ramener une brebis au bercail. Me voilà enchinoisé, je suis prêt, fais de moi tout ce que tu voudras, ô adorable Tching-Ka, ô amour de Chinoise!

TCHING-KA, *qui a pris le costume.*

Tu consens! quel bonheur! Mais avant tout profite bien de ma leçon, et suis tous mes mouvemens.

PATOUILLET.

Je ne perds pas un geste.

TCHING-KA.

AIR *Chinois* (de Panseron).

De cette ample pelisse
Couvre ce triste habit.

PATOUILLET, *endossant le costume.*

Je cède à ton caprice,
Belle Tching-Ka, c'est dit.

TCHING-KA, *l'aidant à s'habiller.*

Puis il faut que tu caches
Ton front tout chevelu
Sous ce chapeau pointu...
Mets aussi ces moustaches.

PATOUILLET, *se coiffant et attachant de longues moustaches chinoises à sa figure; à part.*

Un futur recteur de collége avec des moustaches! enfin, puisqu'il le faut...

TCHING-KA.

Y es-tu? attention!

Elle lève ses doigts à la manière chinoise.

Suite de l'air.

Tchi-Ka.

PATOUILLET, *l'imitant.*

Tchi-Ka.

TCHING-KA, *même jeu.*

Tsin, Tsin.

PATOUILLET, *de même.*

Tsin, Tsin.

ENSEMBLE.

O Kiou-Kiou (*bis*) Brind-Zing,
O Kiou-Kiou, je suis à Pekin,
O Kiou-Kiou (*bis*) Brind-Zing,
Tu seras mon mandarin.

Sur la ritournelle elle danse et l'enlace dans son écharpe.

PATOUILLET, *se laissant conduire et imitant toujours les mouvemens de Tching-Ka.*

Il me semble que je suis dans le dix-septième ciel!

TCHING-KA.

DEUXIÈME COUPLET.

Tiens, voici la manière
Dont il me regardait.

Elle le regarde tendrement, il répond à ses regards.

Levant sa tête altière
Qu'ensuite il remuait.

Elle agite sa tête à la manière des magots.

Vraiment, plus j'examine
Ton regard plein d'attraits,
Plus tu me fais l'effet
D'un magot de la Chine.

Elle agite la tête.

Tchi-Ka.

PATOUILLET, *agitant aussi la tête.*

Tchi-Ka.

TCHING-KA, *même jeu.*

Tzin, Tzin.

PATOUILLET, *de même.*

Tzin, Tzin.

ENSEMBLE.

O Kiou-Kiou (*bis*) Brind-Zing.

Elle danse à la chinoise, il l'imite d'une manière grotesque.

TCHING-KA, *voyant entrer Pellegrin, Brizard et Bellecour, s'approche d'eux en leur disant.*

A votre tour, messieurs.

Elle s'esquive.

SCENE XIV.

PATOUILLET, PELLEGRIN, BRIZARD, BELLECOUR, *qui s'arrêtent dans le fond en apercevant Patouillet.*

PATOUILLET, *sans les voir.*

Je suis dans l'extase, dans le ravissement, je ne me suis jamais senti si léger. (*Il saute à la chinoise.*) Tching-Ka, Tzin-Tzin. Il me semble que sous ce brillant costume je séduirais toute la Chine et la Cochinchine. (*Se retournant.*) N'est-ce pas, ravissante Tching!.... (*A part.*) Dieu! l'abbé Pellegrin!

PELLEGRIN.

Oh! le beau Chinois!

ENSEMBLE.

AIR :

PELLEGRIN, BRIZARD, BELLECOUR.

On doit rire vraiment
De cette plaisante aventure!
Un homme si savant
Sous un pareil accoutrement.
A ses sermens, je crois,
Il vient de se montrer parjure;
Signalons ses exploits
Et crions : Vivent les Chinois!

PATOUILLET.

Ils vont rire, vraiment,
De cette plaisante aventure!
Un homme si savant
Sous un pareil accoutrement!
Mes principes, mes lois
Sont de ne pas être parjure;
Ils sont surpris, je crois,
De me retrouver en Chinois.

PELLEGRIN.

Messieurs, je parie que c'est pour le moins un bonze ou un général tatare.

BRIZARD.

Ou quelque mandarin qui parcourt la France dans l'intérêt de la civilisation chinoise.

PELLEGRIN.

En ce cas, il faut lui faire les politesses qu'on doit à tout étranger. (*Se plaçant devant Patouillet qui cherche à s'évader.*) Répétons-lui ce qu'il nous a dit à l'instant; ça doit être chinois. (*S'inclinant à la chinoise.*) Tchi-Ka!

BELLECOUR *et* BRIZARD, *de même.*

Tzin-Tzin.

PATOUILLET, *à part.*

Je voudrais être à deux cents pieds sous terre.

PELLEGRIN.

Illustre habitant du céleste empire enchinoisé, permets à tes humbles serviteurs de baiser la poussière de tes sacrés pieds. (*Feignant de le reconnaître.*) Eh! c'est Patouillet! oh! ah! oh! ah!

BELLECOUR *et* BRIZARD.

Patouillet!

PATOUILLET, *à part.*

Je suis reconnu... quelle humiliation!

PELLEGRIN.

Que diable faites-vous donc sous cet accoutrement?

PATOUILLET.

Mauvais plaisant!

AIR : *Vos maris en Palestine.*

D'une brebis égarée
C'est pour soutenir la foi,
Que de ma robe dorée
Aujourd'hui j'ai fait emploi,
Par zèle j'ai fait emploi.

PELLEGRIN.

Vraiment, la chose est nouvelle,
Aveuglément je vous croi,
Mais, je n'ai jamais vu, moi,
Les habits d'un infidèle
Sur un soutien de la foi.

BELLECOUR.

Le fait est que le choix est assez bizarre; pren-

dre pour une affaire de ce genre un habit de comédien !

PATOUILLET, *étonné.*

Comment? l'habit d'un comédien!

PELLEGRIN.

Sans doute, mon cher... vous n'avez qu'à venir ce soir au spectacle de la cour, vous verrez ce costume sur le dos de monsieur, dans Zam-ti de l'*Orphelin de la Chine.*

PATOUILLET.

Il se pourrait! vous seriez...?

BALLACOEB.

Bellecour l'hérétique.

BRIZARD.

Brizard le réprouvé.

PELLEGRIN, *montrant M*lle *Dangeville qui entre suivie de Remy et Tiennette.*

Et voici Dangeville la bohémienne que j'ai l'honneur de présenter à votre grandeur chinoise.

SCENE XV.

LES MÊMES, Mlle DANGEVILLE, *dans son premier costume,* REMY, TIENNETTE.

PATOUILLET, *à part.*

Où me suis-je fourré? sortons bien vite de cette auberge endiablée.

Il va pour sortir.

Mlle DANGEVILLE, *l'arrêtant.*

Doucement, maître Patouillet, on ne nous quitte pas ainsi.

PATOUILLET.

Mademoiselle, je vous prie de me laisser; mes principes...

Mlle DANGEVILLE.

Oh! je les connais vos principes... je viens de lire cet édifiant traité.

PATOUILLET.

Mon traité!

Mlle DANGEVILLE, *lui présentant un manuscrit qu'elle tient à la main.*

Quoi de plus beau que la bienfaisance, de plus respectable que la tempérance, de plus pur que la chasteté?

AIR *du Domino noir*

Ah! que d'esprit
Dans cet écrit!
Vraiment, homme érudit,
C'est le ton chaleureux
Et rigoureux
D'un professeur
A cheval sur l'honneur,
Plein de pudeur.
Dans ce traité parfait,
Ce qui me plaît
C'est d'abord votre humanité
En parlant de la charité;
Dans un style touchant, avec un feu divin,
Vous soutenez qu'à son prochain
Il faut toujours tendre la main;
Et que souvent
Quand le hasard nous fit naître opulent,
On doit un peu d'argent
A l'indigent:
C'est très-bien, c'est fort bien
De parler comme un bon chrétien,
Lorsqu'il n'en coûte rien.

Criant bien fort!
Vous soutenez encor
Que l'on a tort
De trouver qu'un repas
Ait des appas,
Qu'on doit jeûner,
Se détourner
Devant un bon dîner.
Censeur peu tolérant,
Jamais gourmand,
Vous voulez, pendant le festin
Qu'on mette de l'eau dans son vin,
Enfin, pour couronner ce sublime traité,
Mon cher, vous l'avez complété
Par un cours sur la chasteté;
Bravant l'amour et tous ses jeux,
Vous fulminiez contre eux
Sans redouter les feux
De deux
Beaux yeux.
C'est très-bien, c'est fort bien
De parler comme un bon chrétien
Lorsque l'on n'en fait rien.

PELLEGRIN.

Eh bien! mon avocat, vous restez court? est-ce que toute votre éloquence se borne là?

PATOUILLET.

Je suis pétrifié.

Mlle DANGEVILLE.

Cela vous apprendra à déclarer la guerre aux comédiens. Pour moi, il ne me reste plus qu'à vous demander humblement pardon des impertinences de votre serviteur Jacquot, papa Patouillet.

Elle le salue niaisement.

PATOUILLET, *étonné.*

Pas possible!

Mlle DANGEVILLE.

Des coups de fleuret de la marquise de Nesles...

PATOUILLET.

Comment? c'était...

Mlle DANGEVILLE.

Et des bouffées de tabac de l'infidèle Tching-Ka.

PATOUILLET.

Ah! mon Dieu! qui aurait pu s'en douter? cette femme-là est un démon...

Mlle DANGEVILLE.

Qui vient de mystifier un ange.

PATOUILLET.

Messieurs, mademoiselle, je vous en conjure, le plus profond secret...

Mlle DANGEVILLE.

Volontiers; mais à une condition, c'est que vous pardonnerez à ces deux jeunes gens.

Montrant Remi et Tiennette.

REMI, *tenant Tiennette par la main.*

Oh! oui, mon oncle; tenez, voici ma jeune et

intéressante épouse que je vous présente ci-incluse.

PATOUILLET, *l'examinant.*

Eh bien! mais elle n'est pas mal non plus, cette petite... Allons, mon enfant, je vous pardonne et j'aurai soin de vous.

TIENNETTE.

Merci, mon oncle.

PELLASSIN.

Bravo, Patouillet, vous finirez par devenir un bon homme! mais il est quatre heures, nous n'avons pas de temps à perdre pour nous rendre à Fontainebleau.

Mlle DANGEVILLE.

Serais-je assez heureuse pour faire la route de compagnie avec monsieur Patouillet? En nous serrant un peu, il y aura encore une place pour lui dans la voiture

PATOUILLET, *à part, en la regardant de côté.*

Petit serpent, voilà qu'elle me refait ses yeux à la Brind-Zing! Ah! c'est un être bien séduisant qu'une comédienne!

Mlle DANGEVILLE.

C'est un être bien facile à séduire qu'un professeur aux Jésuites!

CHOEUR FINAL.

AIR *du Domino noir.*

Maintenant, mes amis, vite qu'on attèle ;
Au galop, postillon, partons pour la cour ;
Le devoir près du roi bientôt nous appelle,
Allons, amis, jouer devant la cour.

Mlle DANGEVILLE, *au public.*

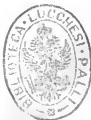
AIR *précédent.*

Pour ses couplets,
Ses quolibets,
Comptant sur un succès,
Notre auteur, ce matin,
Semblait certain
D'être accueilli,
D'être applaudi
Par un public ami.
De son air aguerri,
Tout bas j'ai ri ;
Car je sais fort bien qu'un auteur
Est aussi poltron qu'un acteur...
Comme moi, maintenant, je gage qu'il a peur,
Et qu'il croit voir de tous côtés
Surgir des censeurs irrités...
Si par malheur,
Lorsqu'il croyait vous mettre en belle humeur,
Il mérita vraiment
Un châtiment,
Ah! messieurs, songez bien
Que chacun doit, en bon chrétien,
Payer le mal par le bien.

CHOEUR.

Maintenant, mes amis, etc.

FIN.



Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.